



page 7
« Lark et Termite », une œuvre
polyphonique signée Jayne Anne Phillips



page 10
Alain Finkelkraut célèbre les nuances
et la complexité du roman

10 Essais

Le Monde
Vendredi 28 août 2009

Le roman contre la fable

A travers neuf lectures, Alain Finkelkraut montre comment la littérature s'oppose au manichéisme et aux fictions stéréotypées que chacun porte en soi

Alain Finkelkraut n'est pas de ces intellectuels à la mode qui naviguent avec impertinence dans le sens du vent. Ses propos abrupts, ses positions dérangeantes (sur l'école, les banlieues, l'antisémitisme, Internet ou la bande dessinée) le font régulièrement passer pour réactionnaire, quand il n'est pas qualifié d'incendiaire. Son nouveau livre devrait apaiser les critiques : au-delà d'un hommage vibrant à la littérature, c'est un éloge de... la nuance et de la mesure, même si le bretteur ne peut s'empêcher, au passage, de donner quelques coups d'estoc.

On connaissait le philosophe et le polémiste. On avait fini par oublier qu'Alain Finkelkraut était aussi agrégé de lettres modernes. Dans *Un cœur intelligent*, il nous donne sa lecture de neuf romans. Pourquoi neuf et pourquoi ceux-là ? « Je me suis fié à mon émotion », affirme-t-il en présentant sa liste : *La Plaisanterie* de Milan Kundera, *Tout passe* de Vassili Grossman, *Histoire d'un Allemand* de Sebastian Haffner, *Le Premier Homme* d'Albert Camus, *La Tache* de Philip Roth, *Lord Jim* de Joseph Conrad, *Les Carnets du sous-sol* de Fedor Dostoïevski, *Washington Square* de Henry James et *Le Festin de Babette* de Karen Blixen. Il a décortiqué ces livres, mettant dans sa lecture « tout le sérieux, toute l'attention que requiert le déchiffrement des énigmes du monde ».

Un monde allégorique

Les histoires font partie de notre vie, remarque Alain Finkelkraut. Dès l'enfance, nous ne cessons de consommer et de produire des fictions stéréotypées. « Nous ne nous lassons pas de réduire les problèmes, les dilemmes et les casse-tête de l'existence à des scènes éblouissantes où le Bien affronte le Mal en combat singulier », note-t-il. Cet activisme romanesque n'est pas le roman. C'est même le contraire de la vraie littérature : celle-ci soustrait le monde réel à des lectures sommaires et nous apprend à remplacer le manichéisme par la nuance. Le roman est « la fable qui ne joue pas le jeu ».

Prenez Vassili Grossman. On dirait qu'il s'évertue à compliquer les choses. Son héros, Ivan Grigo-

riévitch, rentre à Moscou après trente ans de déportation. Le lecteur s'attend à ce qu'il se venge de son dénonciateur, à la manière d'Edmond Dantès, le comte de Monte-Cristo. Pensez-vous ! L'auteur déjoue nos visions justicières en envisageant la réalité sous toutes ses facettes. Il n'y a pas que des salauds absolus, mais des personnages en chair et en os, paradoxaux, déroutants, alors que les dirigeants staliniens, eux, habitent un monde

Un cœur intelligent d'Alain Finkelkraut

Stock/Flammarion, 290 p., 20 €.

allégorique. « Les archétypes étaient pour eux plus réels que les individus », commente Finkelkraut, les noms plus tangibles que les êtres, les énoncés doctrinaux plus vivants que la vie, la division du monde en deux entités antagonistes plus vraie que la variété des situations et la diversité humaine. »

Quand Camus publie *L'Homme révolté*, en 1951, Jean-Paul Sartre et ses amis se déchangent contre lui. Pourquoi assigne-t-il une limite à l'action révolutionnaire ? Pourquoi introduit-il la notion de mesure ? C'est vider la révolte de son sens, et se rendre complice de l'opresseur. Camus aggrave son cas en 1957, après avoir obtenu le prix Nobel de littérature. A Stockholm, pressé de questions sur la guerre d'Algérie, il déclare de manière un peu ambi-

Extrait

« Un cœur intelligent », p. 9-10

« Le roi Salomon suppliait l'Éternel de lui accorder un cœur intelligent. Au sortir d'un siècle rava-

gnée, dit-il en substance. « Et d'abord sa mère, souligne Alain Finkelkraut. Sa mère qu'il veut absolument faire redescendre du ciel des Idées où l'avait malheureusement projetée la fameuse phrase de Stockholm. » Camus présente « d'humbles vies silencieuses que la division globale du monde entre oppresseurs et opprimés efface dédaigneusement des tablettes ».

Dans ce roman, il est question d'atrocités commises en 1905, au Maroc, contre un soldat français. Le père du personnage principal, Lucien Camus (alias Cormery) refuse d'admettre que la résistance autorise tous les moyens. « Un homme, ça s'empêche ! », s'exclame-t-il. En d'autres termes, tout n'est pas permis à l'opprimé. L'homme qui se révolte doit être aussi « un homme qui se résiste ».

« Des répliques plein la tête »

Hegel parlait du roman moderne comme d'un conflit entre la poésie du cœur et la prose des circonstances. La lecture de *La Plaisanterie* de Kundera, « ce déchirant roman comique », amène Finkelkraut à opposer « les songes ou les mensonges de l'imagination et la dureté du monde tel qu'il est ». Et la lecture de *Lord Jim* de Conrad lui fait dire que la vie n'est jamais comme nous l'avions imaginée. « Nous arrivons sur scène avec des répliques et des personnages plein la tête, mais la réalité excède perpétuellement l'image qu'on en forme ou l'idée qu'on s'en fait. »

Dans *La Tache* de Philip Roth, Finkelkraut le polémiste trouve de quoi nourrir l'un de ses sujets de prédilection : l'antiracisme. On se souvient que le personnage principal du roman, le professeur Coleman Silk, est accusé de racisme anti-noir pour avoir prononcé un mot anodin devant ses étudiants. Un procès terrible et ridicule s'engage

gé par les méfaits conjoints des bureaucrates, c'est-à-dire d'une intelligence purement fonctionnelle, et des possédés, c'est-à-dire d'une sentimentalité sommaire, binaire, abstraite, souverainement indifférente à la singularité et à la précarité des destins individuels, cette prière pour être doué de perspicacité affecti-



CHRISTELLE ENAULT

immédiatement. Or l'accusé est lui-même à moitié noir, et personne ne le sait. Sa mésaventure montre que « les bons sentiments sont parfois la tenue de camouflage du ressentiment », constate Alain Finkelkraut. Et il enfonce le clou : « L'esprit antiraciste qui souffle sur les campus à l'aube du nouveau millénaire n'est

pas le fossyeur du racisme, il est son héritier. »

Un cœur intelligent est un livre subtil, d'une grande richesse, qui surestime parfois... l'intelligence du lecteur. Quelques phrases supplémentaires, ici ou là, n'auraient pas nui à la démonstration. Le chapitre conclusif, notamment, est

trop court : le professeur Finkelkraut nous prive de la synthèse magistrale qu'il aurait pu faire sur le caractère irremplaçable de la littérature. Allons-nous vers une société post-littéraire, comme il le suggère en passant ? Qu'entend-il exactement par « un monde peuplé d'Emma Bovary sans Flaubert, d'enfants de Don Quichotte sans Cervantès et de moulins à vent allègrement confondus avec la Bête Immonde » ? En tout cas, c'est trop bien dit pour ne pas être cité. Et l'on s'en voudrait d'oublier sa phrase finale, quoique un peu énigmatique : « Etre homme, c'est confier la mise en forme de son destin à la littérature. Toute la question est de savoir laquelle. » ■

vons adresser notre requête avec quelque chance de succès, c'est à la littérature. Cette médiation n'est pas une garantie : sans elle toutefois, la grâce d'un cœur intelligent nous serait à jamais inaccessible. Et nous connaîtrions peut-être les lois de la vie, mais non sa jurisprudence. » ■

Robert Solé